**Mc 7, 31-37 (2)**

 Jésus passe une grande partie de son ministère public à guérir car la maladie ou le handicap est un mal : il est la conséquence du péché originel qui a déréglé et abimé la nature, et en particulier la nature corporelle de l’homme.

La maladie corporelle est un effet du péché originel, et donc de la maladie de l’âme qui, touchée par le péché d’orgueil et de concupiscence de nos 1ers parents, entraina dans la chute toute la nature marquée dorénavant par la dégradation, la souffrance et la mort voulues par le démon et conséquences de l’éloignement de la Source de la Vie éternelle et de la Perfection absolue. La souffrance que produit la maladie corporelle et qui remplit Jésus de compassion, est l’image, et n’est que l’image, de la souffrance que produisent sur l’âme les maladies spirituelles, les péchés dont malheureusement nous n’avons pas souvent bien conscience mais dont il nous faudra prendre pleinement conscience dans l’épreuve de Vérité du Purgatoire avec les 2 peines très douloureuses : celle spirituelle de la séparation provisoire de l’âme d’avec Dieu et celle physique du feu qui brûlera les impuretés contractées par notre corps.

 Aussi, si Jésus multiplie les guérisons et se dépense sans compter auprès des malades qui affluent vers Lui, Il est venu avant tout pour guérir nos âmes par son enseignement qui suscite le repentir et par sa Grâce qui purifie, soigne et guérit nos âmes. Le Prêtre, dans sa dimension d’alter Christus, doit passer, lui aussi, une bonne partie de son ministère à guérir les âmes, i.e. à enseigner, prêcher et également à confesser. Une paroisse où les fidèles se confessent, où les Prêtres passent du temps dans le confessionnal, est une paroisse qui s’inscrit dans le prolongement de ce que vécut le Christ durant son ministère public pour évangéliser les foules et qui sert de modèle à tout apostolat.

 Ainsi Jésus passe beaucoup de temps auprès des malades, parce qu’Il sait qu’en l’homme le corps et l’âme sont intimement unis et que le naturel renvoie toujours au surnaturel. La véracité des faits historiques de la vie de Jésus, et spécialement ses miracles, est le garant de la véracité de son action sur les réalités surnaturelles vis-à-vis desquelles Il a tout pouvoir. Si Jésus guérit le corps, c’est pour soulager la souffrance physique et aussi pour montrer qu’Il peut surtout guérir les âmes.

 Ainsi dans l’apostolat de Jésus, la guérison corporelle n’est pas une fin en soi, elle est finalisée à la guérison de l’âme, tant et si bien que là où la Foi, qui est le mouvement et l’attrait de l’âme vers Dieu, fait défaut et empêche la conversion, Jésus ne peut faire de miracle physique, le Salut du corps étant conditionné par celui de l’âme. Jésus Lui-même n’assumera les souffrances de son Incarnation et surtout celles, immenses, de sa Passion, qu’en vue du salut des âmes.

 Ainsi, bien souvent les guérisons corporelles effectuées par Jésus et par les saints à sa suite nous bouleversent, cependant, il faut que cette émotion amène à la conversion de notre âme, à sa guérison. En paraphrasant l’enseignement de Jésus qui disait : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps mais ne peuvent tuer l’âme, mais craignez plutôt celui qui peut précipiter l’âme et le corps dans la géhenne » (Mt 11,28), de même il ne faut pas craindre la maladie qui peut faire mourir le corps, qui de tout façon un jour ou l’autre mourra, mais celle qui peut à la fois faire mourir notre corps et notre âme éternellement.

 Ce qui caractérise, j’allais dire, l’homme religieux, mais l’expression homme religieux n’est-elle pas un pléonasme car tout être humain ayant été doté d’une une âme spirituelle issue de Dieu n’est-il pas religieux par instinct ? Oui, donc ce qui caractérise, je dirai, l’être humain digne de ce nom, n’est -il pas de renvoyer le naturel vers le surnaturel, de savoir percevoir le surnaturel dans les profondeurs de la nature en tant qu’elle est issue des mains de Dieu et de s’en émerveiller car reflet merveilleux de la Sagesse divine infinie ?

 Malheureusement l’homme moderne n’en est plus capable. En niant l’existence de son âme spirituelle, ou en vivant comme si elle n’existait pas, l’homme réalise le pire des négationnismes, il se renie lui-même comme être humain placé par Dieu à la tête de la Création et en tant que tel responsable d’elle devant Lui. Il s’abaisse au niveau de l’animal, certes celui d’un animal rationnel comme le définissait Aristote, et encore, faut-il le considérer comme un animal habité d‘une flamme intellectuelle très obscurcie et vacillante car incapable de considérer la réalité au-delà de sa matérialité.

 Cet abaissement n’est pas un acte d’humilité mais une véritable perversion morale, et plus exactement la perversion diabolique de la vertu d’humilité. Par orgueil en rejetant Dieu et le surnaturel, l’homme désire se placer à la tête d’une création sans Dieu à qui il n’a donc pas de compte à rendre dans sa gestion de la nature. Ainsi, le pense-t-il.

 On a arraché à la société sa morale chrétienne qui lui faisait percevoir la Nature comme une don de Dieu dont l’homme est le dépositaire et responsable devant le Créateur. Et comme la condition de la Nature dépend et est intimement liée à celle de l’homme qui est la clef de voute de tout l’édifice, en reniant son état d’enfant de Dieu, dans le même mouvement, l’homme a provoqué la dégradation du statut ontologique de la nature comme révélateur de l’invisible, de la grandeur, de la beauté et toute-puissance de Dieu, pour la réduire à sa matérialité toute disponible au bon vouloir arbitraire et égoïste de l’homo economicus.

 Depuis plusieurs siècles, l’industrialisation et la montée de l’activité économique et commerciale, parallèle avec la diminution de la Foi chrétienne, s’est souvent effectuée de façon autoritaire et irrespectueuse de la Nature. Alors en réaction à cette instrumentalisation anarchique, dans un retour de balancier, dans une prise de conscience tout aussi désordonnée, on prône aujourd’hui un retour à la Nature : s’est développée une nouvelle religion naturelle et païenne, celle de l’écologisme dans un élan d’empathie envers la Nature ainsi malmenée et envers laquelle nous ressentons une connaturalité : en niant son âme spirituelle, l’homme ne se perçoit et ne se considère que comme un élément parmi d’autres de la Nature.

 Alors, on en arrive à ces absurdités : on assassine dans des conditions horribles et en toute légalité un être humain dans le sein de sa mère parce qu’on lui dénie son âme spirituelle mais on déploie de grandes énergies pour la défense des animaux non pas du tout en tant que nous avons conscience de la responsabilité que Dieu nous a confiée vis-à-vis de sa Création mais en tant que nous cultivons une solidarité tribale avec le monde animal : après la PMA et la GPA ainsi que le mariage homosexuel, ne parle-t-on pas déjà, de la reconnaissance de la zoophilie comme une des prochaines étapes des réformes de société ?

 Notre génération prend conscience des dérèglements de la Nature. Mais il importe surtout qu’elle prenne conscience que la source de ces disfonctionnements sont les dérèglements spirituels mêmes de l’homme et ses délabrements moraux.

 En arrière fond nous avons toujours cette ambiguïté perverse introduite par la théorie du genre qui nie les distinctions naturelles voulues et inscrites par le Créateur dans sa Création et qui suivent l’analogie de l’être. Il nous faut retrouver le sens de l’analogie, et en particulier ici, celui de l’analogie de la Création qui en tant que sortie des mains de Dieu a été disposée de façon ordonnée et hiérarchisée, de sorte que les différents étages tout en communiquant l’un avec l’autre, sont cependant tout à fait distincts et doivent être respectés dans leur spécificité, dans leur originalité établie par Dieu.

 Comme nous le montre le merveilleux exemple de saint François d’Assise, Il faut respecter et aimer la Nature mais pas l’idolâtrer : il nous faut l’aimer en tant que toute la Création est issue des mains de Dieu et qu’elle nous renvoie à Dieu comme reflet d’une Sagesse et d’un Amour qui n’est pas jouissif mais pur don de soi pour l’autre. Il ne faut pas l’aimer pour elle-même mais comme chemin qui mène au Créateur.